

Aux confluences des érotismes modernes

« Car l'angoisse est aujourd'hui devenue une marchandise. Tout le monde en parle, mais il n'y a que très peu de gens que l'angoisse fait parler. »

Günther Anders, *L'obsolescence de l'homme*.

La mascarade des sexes, pour reprendre le titre de Stéphane Breton, c'est cette frénésie languissante qui se complait dans l'oxymore de l'être et du paraître, du discours et du silence, et qui, sans prévisibilité aucune, naît, se délite et se meurt avant de renaître à nouveau. Le sexe se meurt, le sexe se perd mais il se retrouve là où l'on ne l'attendait point : au détour d'une ruelle, voici érigé d'oblongues formes bandées, immeubles et lampadaire, confondant leur rectitude phallique avec toute l'inanité de la modernité. Noémie Amirou, dans un article du journal le monde, révèle la nature des sexes : la femme, ce sexe creux se confronte sans cesse à celui de l'homme érigé et vainqueur, si bien que de l'interaction entre celle que Freud considérera comme incomplète et l'homme naîtront nombre de passions dont la hardiesse ne saurait avoir d'égal.

Cependant, là où l'imposture patriarcale marque de son joug la modernité, en imposant sa virilité transpirante à la grande mascarade des sexes contemporains, rappelons nous un instant que c'est ce sexe creux qui a vu naître tout les autres et que la matière ne naît pas sans vide. Ce vide, cette absence n'est pas propre à la femme, mais à la société même, qui faute de donner sens aux requêtes individuelles, décline ces réponses en un camaïeux infini d'offres. Or cet individu, cet autre nous, face à l'arraisonnement de toute chose finit par accepter la sienne, et comme le craignait Heidegger, cet autre embrasse la nature polymorphe de marchandise consommatrice.

La chair se monnaie, en désir ou en espèce mais surtout en sens. L'on veut embrasser des passions, qui nous mèneront loin de cette torpeur, loin de ce marasme anhédonique. Mais si la chair se satisfait de jouissances, l'esprit lui, butte contre ce non sens. L'on craignait jadis, que l'on fit offense à la nature humaine en l'aliénant au travail, ainsi fumes nous aliénés au travail pour mieux l'être à la consommation, mais aujourd'hui l'aliénation et celle d'être consommé par autrui. Au fond, n'est ce pas délectable que d'être l'objet de regards et d'envies, celui ou celle que cet autre désire ardemment ? L'on en vient à vouloir être consommé, comme l'on veut consommer l'autre sans qu'il n'y ait matière au déplaisir. Car l'autre est préconçu, avant même d'être perçu, il est fantasmé au point qu'un acte sexuel rapide et sans parole, n'est plus un acte partagé, mais seulement un contact inter-marchandise émaillé de ces propres reflets. L'autre est alors le miroir de narcissisme ou s'appose mon fantasme sur le visage de l'individu et ou après usage, sans vergogne aucune l'on se jette mutuellement, le miroir se brise, et de ses milles fragments l'on blesse la chair.

Kierkegaard se languissait de n'être qu'esprit là ou les autres n'étaient que corps, d'autres bien qu'ayant l'esprit vif furent plus corps qu'esprits, c'est ainsi que Sade nous fit endurer les lignes les plus abruptes, ou la chair finit par rompre tant la composante libidinale est intense. Tandis que Masoch déposait aux pieds de sa Vénus des couronnes de fleurs, Genet lui décrivait la crasse des sexes, là ou Mishima s'enivrait de sueurs. Le sexe est pluriel il trompe, il ignore souvent ce qu'il veut, et lorsqu'il le sait il ne trouve répit avant satisfaction, puis il se dégoute, se hait, se répugne, et dans son cycle morbide se redécouvre, s'interroge, et se plaie à nouveau, avant de souhaiter qu'on le désire.

Le sexe est polymorphe dis-ais-je, c'est le vide qui l'a modelé, c'est le non sens qui le pousse à l'aliénation, c'est l'envie de jouir plus fort, plus vite et plus haut qui le pousse à ne plus être qu'un appendice ou un trou, l'Homme moderne est tout entier un phalus, ou un trou, lorsqu'il ne se trouve pas être les deux. Le corps entier est sexe, l'on se prends à aimer les cheveux, les aisselles, ou les pieds, à s'éprendre des toisons ou des corps glabres, l'on veut explorer d'avantage le corps de l'autre et le siens, c'est ici que naît l'intensité, et que se dilue d'avantage le sens de l'acte. Des hommes gémissent un avant bras dans l'anus, d'autres aboient ou bout d'une laisse, d'autres sont encordés, le sexe revêt ici ces nouveaux attributs, il se pare de peaux animales ou de latex, ces habits sont nombreux. Il se farde de tout les vices et en fait des vertus que le partenaire hisse à la sainteté du fantasme. Une chaussette, un harnais de cuir, un sous-vêtement défraîchis, des talons aiguilles, voilà aujourd'hui tant d'églises auxquelles l'on prête allégeance. Et si autrefois un drapé soulignait les formes sensuelle d'une madone extasié, la modernité a fait du sexe la nouvelle déité que l'on prie sans cesse et à qui l'on fait offrande de son être. Odon Vallet considérerait que toutes les images christiques ou virginales était empruntées d'une sexualité latente, n'as t'on jamais eut de cesse que de vénérer le sexe dans son interdit ou dans sa présence, car le sexe jamais ne se tait, et quant il se refuse au monde c'est pour mieux naître et jouir.

Qu'en est il de l'érotisme tant étudié par Bataille et Foucault dès lors que son objet possède une valeur numéraire ? L'antique sagesse nous apprend d'éros, qu'il se transmet comme apprentissage et comme sceau d'un amour de l'âme, le moyen âge traite de la chair comme d'une instance corrompue dont seul les hérétiques connaissent le gout véritable n'est ce pas étrange ? N'as t'on point vu naître en ce temps une fascination masochiste pour les martyres, avalant le crachat des lépreux ou baisant leurs moignons, éternels suppliciés d'une sexualité châtrée qui se sublime par l'entremise du

macabre. Voici venir la renaissance et ces formes généreuses empruntés aux anciens, les études d'Edgar Wind à ce propos délivrent bien des indices quant ; aux modifications des dictats esthétiques, qu'y à t'il de plus sensuel qu'une coiffure opulente d'une blondeur sans pareil teinté à l'urine de jument, rien ne saurait égaler la grâce d'un Rubens. Ainsi le corps se modifie à mesure que la société change. L'érotisme contemporain dans ces grandes instances, c'est d'abord être en mesure de se faire désirer. Or la tâche est moins aisée qu'il n'y paraît, dans une modernité effarante, où l'erreur n'est point permise. Se farder de ses meilleurs atouts est un exercice redoutable dont certains sont passés maître en la matière. Voyez ces corps décharnés et anguleux dont les femmes doivent s'affubler. Voyez ceux des hommes à qui l'on impose une peau glabre et une musculature si saillante qu'elle en devient parfois laide. L'érotisme impose ses dictats. Son premier consiste en une forme assumée de dysmorphophobie où l'on craint que le corps ne change à outrance, prenant des formes que la libido collective ne saurait tolérer. L'on à alors recourt à bien des rites afin de conjurer le mauvais sort que la fatalité nous impose. N'est il pas ingrat ce temps qui nous burine le visage et fait pendre la peau. N'est il pas odieux de nous imposer un flétrissement alors que nous venons à peine d'aller au delà du principe de plaisir, au delà du simple acte sexuel, lorsque enfin nous embrassons avec toute la mesure de notre ardente maturité la sexualité ? Voici venir, avec l'idée de l'homme augmenté, celle des corps augmentés, des corps sans imperfections, des corps glabres, fins, ou noueux de muscles, des corps à la peau lisse comme celle d'un nourrisson, où l'on essaye de faire tabula rasa sur l'ensemble du vécu de notre corporalité. Il y à bien longtemps que l'on à substitué l'or, le mercure ou les poudres et autres onguents alchimiques par quelques autres potions modernes à base d'acide hyaluronique ou de Botox, afin qu'en tout temps et en tout lieux le corps soit désirable. Et pourtant si l'on fait fi des dictats, et de cette soif de perfection aliénante, qu'y à t'il de plus beau qu'un corps imparfait, qui dans son sillage ne laisse pas l'odeur d'une fragrance commerciale, mais celle plus musquée plus atypique de son propre être.

Faire fi des rites de perfectionnement—crèmes, musculation, mode et autres chimères—c'est en embrasser de nouveau, est pour cela il faut s'aventurer dans l'obscur. Il ne s'agit plus d'être perpétuellement l'objet de la quête désirante de tous, mais de s'affranchir de toute objectalité propre, mais aussi de l'arrondissement sexuel de l'humain à travers les notions de performance et de consumérisme sexuel. Surpasser cette condition c'est pénétrer dans notre moi labyrinthique, pour laisser le ça s'exprimer pleinement, le laisser s'exprimer sans brider nos fantasmes, en ne tentant compte que de l'envie et non de la conséquence. Aventurons nous dans cette brumeuse contrée refoulé ou se confronte la contemporanéité à l'ancien, et rencontrons Satyre et les nymphes, mettons à bas la sophrosyne, exhibons les formes, toutes les formes, toutes nos formes !

Le retour à la brume s'impose, celui de l'ombre aussi. Car la lumière contemporaine détruit de son phare inquisiteur toute parcelle obscure de l'individu. Pourtant un corps que l'on ne voit que sporadiquement sous une lumière rouge, dans une backroom, calfeutré dans le noir manteau nocturne n'est ce pas délectable ? Le corps s'offre ainsi par morceau, et se laisse découvrir peu à peu, peau à peau, sous des tessons de lumières fuyantes, car le corps ne doit plus être un absolu de perfection dévoilé, mais doit se découvrir au grès du désir, l'on doit le dénuder peu à peu de la brume qui le nimbe, et laisser à nouveau la brume s'en emparer, c'est ainsi que l'on sera amenée à souhaiter le découvrir d'avantage, à le désirer plus âprement, car l'on ne sait rien de lui, car l'on l'ignore encore. Car l'on ne peut imposer sa vérité à lui, mais aussi car jamais on ne se lassera de lui.

Pour aimer un corps il faut en apprivoiser le mystère. De sa brume, en distiller le fantasme, et du fantasme en venir au désir. L'acte, lui, peut aussi bien être l'éternelle apothéose du parcours qui sera renouvelée maintes fois, ou à défaut marquera l'assurance que ce corps n'est pas celui qu'il nous faut, sans que l'on ait eu à attendre de lui ce que la société impose à nos goûts.

Je conclurai que les principaux traits de la sexualité moderne sont à chercher du côté de sa polymorphie dont les formes ont pour seules limites la psyché humaine. Lacan pensait que l'angoisse était le seul ressenti qui ne pouvait tromper. Cela même signifiait le réel, cette chose que l'on ne saurait définir ou nommer, et bien je postule que le sexe est la seule chose vers quoi l'on tend. Tout est déterminé dans notre asservissement à lui, dans l'assouvissement de nos pulsions. Et plus que jamais depuis que la modernité met à mal toute notion de frustration dans la construction de la psyché des masses, l'homme est devenu l'esclave et le souverain de ces plaisirs. L'ère de l'homme moral est révolu, place à l'homo-sexualis !

Alexis Martin, Etudiant en Psychologie à l'Université Paul Valéry, Montpellier.

Contact : alexis.martin23@wanadoo.fr

Instagram : Alexiswrii